

directives tout à fait justes pour les conférences de production. A ce sujet, plusieurs fonctionnaires syndicaux ont exprimé l'opinion que j'avais, dans ces thèses, offensé les administrateurs malgré leur attitude amicale à l'égard des conférences économiques. Comment les ai-je offensés? J'ai dit qu'il y a des administrateurs qui ont une attitude méprisante à l'égard des conférences de production. Il y a de tels administrateurs. On ne saurait le nier. Et quand il n'y aurait que 3 % d'administrateurs qui se comportent de façon inamicale à l'égard des conférences de production, il faudrait le dire néanmoins. Sous ce rapport, il vaut mieux exagérer que de ne pas dire ce qui est. C'est un fait qu'une telle attitude existe à l'égard des conférences de production, qu'elle existe encore aujourd'hui en plus d'un endroit et qu'elle n'est pas sans danger. On peut expliquer cela psychologiquement et dans une certaine mesure l'expliquer même, mais il faut en venir à bout. D'où vient cette attitude hostile? C'est qu'on pense : « Je suis le directeur, je connais très bien mon affaire, je sais tout, je comprends tous les détails de la production qui m'est confiée et ils veulent que je vienne devant eux, ils veulent m'apprendre comment on dirige la production et comment on manie l'administration. Je connais l'affaire moi-même et de façon suffisante ». On trouve la même attitude de la part du personnel technique, des ingénieurs qui ont tous suivi tous les établissements d'enseignement possibles ! « Je possède, disent-ils, l'instruction nécessaire, je travaille depuis 15 à 20 ans dans cette partie et qu'est-ce qui se réunit ici ? Des ouvriers, des employés subalternes. Et ils voudraient m'apprendre à faire mon métier? Mais qu'est-ce qu'ils savent ? Ils ne savent rien, ils ne comprennent rien! C'est moi qui sais tout ! »

Celui qui a parlé familièrement avec nos techniciens et nos ingénieurs, et qui a abordé avec eux la question de la façon dont est développée la technique dans l'Europe Occidentale, a certainement remarqué comme ils sont susceptibles là-dessus : « Qu'est-ce que vous me parlez de l'Europe occidentale, nous comprenons notre affaire aussi bien

qu'eux. Ah ! si nous avions seulement les moyens, nous pourrions tout organiser aussi bien qu'eux. » Ils éprouvent de l'envie contre les techniciens et les ingénieurs de l'Europe Occidentale. Cette envie apparaît peut-être encore plus nettement chez eux lorsque se réunissent des gens ignorants, des gens qui peuvent à peine signer leur nom, et qui commencent à réfléchir à la façon dont on devrait organiser la production ou qui viennent avec des inventions. Imaginez, disent-ils, ce que peuvent bien être ces inventeurs! Une telle attitude existe. C'est un fait et on ne peut pas appeler une telle attitude autrement qu'une attitude méprisante. Peut-être se sentent-ils vraiment offensés, mais qu'y a-t-il à faire à cela? Je considère qu'il est nécessaire de dire ce qui est la réalité.

\*\*

« Voilà pourquoi les inventeurs ouvriers disent ça et là que nous faisons tout pour tuer leur esprit d'invention. Je vais citer un petit exemple. Dans une fabrique, on avait l'habitude de voir la machine jeter dans une seule caisse l'article fabriqué et le morceau de métal découpé. Cet article passait ensuite pour une nouvelle manipulation à une autre machine et c'étaient des femmes qui pesaient la marchandise et la faisaient passer plus loin. Dans le poids et dans le calcul, on comptait chaque fois en même temps les fragments de cuivre découpés. L'ouvrier inventeur qui avait vu ce qu'il y avait d'incommode dans cette vieille méthode de travail inventa un procédé qui séparait les articles terminés des petits anneaux de métal découpés. C'était plus simple et meilleur. Eh bien, voilà qu'on exigea des ouvrières qui faisaient la manipulation en question le même poids qu'auparavant! Qu'on s'imagine la situation de cet inventeur lorsqu'une douzaine de femmes se précipitèrent sur lui et lui dirent : « Tu es un inventeur à nos dépens. » (Rires). Naturellement, cet ouvrier s'est bien juré de ne jamais plus rien inventer. (Rires.)

(A suivre.)

« Les travailleurs savent bien que pour réaliser leur propre émancipation et en même temps la forme plus noble vers laquelle la société actuelle se dirige par ses propres forces économiques, ils auront à traverser de longues luttes et toute une série de progrès historiques, qui transformeront les circonstances et les hommes. Ils n'ont pas à réaliser un idéal, mais à dégager les éléments de la nouvelle société que la vieille société bourgeoise elle-même porte en ses flancs. Dans la conscience pleine et entière de leur mission historique, et avec la résolution héroïque de l'accomplir, les travailleurs peuvent se rire des grossières invectives des gens de plume aux gages des gens du monde, et de la protection pédantesque de bienveillants bourgeois doctrinaires, débitant leurs banalités d'ignorants et leurs billevesées de sectaires sur un ton dogmatique, comme s'ils étaient les oracles infaillibles de la science. »

Karl MARX : « La Guerre Civile en France. »

POUR LE TROISIEME ANNIVERSAIRE

## Souvenirs sur Lénine

1860-1869 fut, en Russie, l'ère des « réformes » (abolition du servage ; création de municipalités autonomes ou zemstvos ; réformes judiciaires). Mais, bientôt, on se rendit compte que ces soi-disant réformes n'avaient en rien aboli l'état d'oppression des masses. C'est alors que se forma le mouvement des populistes (narodniki). Les populistes de 1870 à 1881 engagèrent contre le tsarisme une lutte acharnée qui aboutit à l'attentat contre Alexandre II. La répression qui suivit anéantit les organisations populistes mais non le mouvement. Cependant, entre 1880 et 1890, le développement du capitalisme en Russie donna naissance à un mouvement prolétarien, qui trouva son expression dans la doctrine marxiste. A dater de ce moment, les populistes se divisent. Les « économistes » restent fidèles aux vieilles doctrines périmées des narodniki. Les marxistes mettent ce mouvement en accord avec l'évolution du capitalisme. En 1881, paraît le premier programme des social-démocrates.

Dans sa jeunesse, Lénine avait fait partie des cercles populistes ; mais bientôt il prit la défense des marxistes, critiquant sévèrement les populistes. En 1894, il publie contre eux son ouvrage : *Qu'est-ce que les amis du peuple et comment ils combattent les social-démocrates*.

Cependant la grande famine de 1891 et le besoin d'action qu'elle suscita parmi les intellectuels révolutionnaires, poussèrent ces derniers à la rencontre du mouvement ouvrier grandissant. C'est à partir de cette époque que se multiplièrent les cercles où fusionnèrent ouvriers et intellectuels marxistes. La multiplicité de ces cercles posa la question de l'organisation. Les cercles se groupèrent par régions, en ligues. La plus importante de ces ligues fut : La Ligue pétebourgeoise de lutte pour la libération de la classe ouvrière, fondée en 1895 et à laquelle appartient Lénine. Tout le Comité central d'organisation fut arrêté à la fin de la même année et exilé en Sibérie.

C'est à cette première période de la vie de Lénine, à peu près inconnue des révolutionnaires français, que se rapportent les récits d'Elizarova (sœur de Lénine) et de Lépéchinisky (vieux militant bolchevik) qui paraissent aujourd'hui pour la première fois en français.

### Lénine en Prison

(Décembre 1895-février 1897)

Vladimir Iliitch fut arrêté le 9 décembre (ancien style) 1895. Six semaines auparavant, nous étions allées, ma mère et moi, le voir à Pétersbourg. Vladimir Iliitch m'avait alors prévenue de la possibilité de son arrestation. Et, en effet, vers le 15 décembre,

nous reçûmes à Moscou la nouvelle de ce qui s'était passé (par une lettre des Tchébotarev, chez qui il prenait ses repas). Très peu de temps après l'arrestation, Nadejda Constantinovna Kroupskaïa arriva chez nous, avec une commission de mon frère. Par lettre chiffrée, il nous faisait savoir d'urgence que, lors de l'interrogatoire, on lui avait demandé où se trouvait la valise rapportée par lui de l'étranger; il avait déclaré l'avoir laissée chez nous à Moscou. « Achetez-en une pareille à la mienne ; ne montrez pas la mienne ; vite, sans quoi vous serez arrêtées. »

Cette affaire donna bien de l'inquiétude à tous les camarades dans les premiers temps de l'emprisonnement. On avait, il est vrai, laissé Iliitch passer la frontière avec cette valise. Mais puisqu'on l'interrogeait là-dessus au moment de l'arrestation ou aussitôt après, c'était une preuve que ce bagage avait attiré l'attention : l'autorisation de la frontière avait probablement été donnée intentionnellement; mais, à Pétersbourg, on avait perdu la piste de la valise et on la cherchait.

Le second visiteur que nous eûmes à Moscou, après l'arrestation de mon frère, fut Mikhaïl Alexandrovitch Silvine. Il nous raconta la teneur d'une lettre de Vladimir Iliitch qui avait été datée de la prison préventive. Iliitch y parlait du plan de l'ouvrage qui devait s'intituler : « Le développement du Capitalisme en Russie ». La lettre, bien entendu, était adressée aux camarades restés en liberté, cette destination était même clairement indiquée : « Peut-être jugerez-vous qu'il n'est pas inutile de montrer cette lettre à quelqu'un pour le consulter. » Mais le ton sérieux de cette longue missive à laquelle était jointe une très longue liste d'ouvrages de science et de recueils statistiques, dissimulait habilement son but secret, et la lettre arriva à son destinataire sans difficulté, sans la moindre rature ou caviardage. Et pourtant, Vladimir Iliitch en l'écrivant n'avait eu pour dessein que d'arriver à savoir qui avait été arrêté avec lui. Aucun langage conventionnel n'avait été réglé d'avance; cependant, les camarades comprirent parfaitement la question posée et y répondirent par le même moyen ; les argus de la correspondance n'y virent que du bleu...

Par malheur, il ne nous reste que la première partie de la lettre; la liste de livres qui l'accompagnait manque; elle a dû s'égarer au moment où l'on